

TROIS GENERATIONS DE FEMMES ESQUISSEES

Un siècle d'évolution

Au-dessus de la porte une date, 1862, la ferme familiale « *du dessus* » à *Chezery* allait être vendue en l'état à un couple Genevois, ainsi allait le marché de l'immobilier dans les années deux mille.

Les héritiers vidaient l'unique domicile de leur grand-mère Lucette depuis son mariage en 1935. Mariée enceinte à l'âge de 19 ans et décédée chez elle à 90 ans. En retrouvant une photographie jaunie, une de ses petites filles, Josette, s'était soudain souvenue d'une ritournelle de sa grand-mère :

« Si j'avais su à quoi cela m'avait amené de quitter ma campagne, je serai restée tranquillement à traire les vaches et faire mon fromage. Mais ça je l'appris au fil des années le labeur dans l'atelier de lingerie. Ne crois pas tout ce que l'on te raconte ! ».



Lucette,

Lucette naquit à la ferme familiale, le docteur Mottaz avait juste eu le temps de l'attraper à la sortie, c'était ainsi qu'il le commenta à son père,

- *Paul tu as là une petite pressée d'arriver et bien costaude.*

Sur ce, il enfila d'un trait le godet de gentiane servi sur un coin de table et rentra chez lui.

La Lucette grandissait comme une sauvageonne entre ses frères et sœurs, ses parents et les vaches. Bien sûr il y avait quelques tâches domestiques qui lui permettaient d'apprendre à cuisiner et tenir une maison. Sa mère lui disait toujours,

- *L'école communale c'est important, moi qui ne sais pas lire ni écrire tu vois où j'en suis rendue ! Si tu as ton certificat d'étude, tu peux aller à la ville ...*

La pauvre femme s'arrêtait là car de la ville elle ne connaissait que le champ de foire une fois par an et ce que les gens en disaient dans la voiture collective qui les descendait et les remontait de Bellegarde sur Valserine.

A l'école Lucette curieuse interrogea le maître. Lire et compter voilà le secret pour aller travailler en ville, il y avait là des usines qui offraient du travail pour les hommes et aussi pour les jeunes femmes, finies la boue et les crevasses aux doigts l'hiver après la traite. Aux beaux jours les langues se déliaient, les fêtes et les bals dans les villages faisaient remonter ouvriers et ouvrières vantant la vie en ville. Alors, Les jeunes filles rêvaient de bottines lacées en cuir et de robes en drap de laine avec un petit col blanc ajusté. Personne ne parlait en mal du travail, du contremaître ou du patron. Tous vantaient leurs salaires hebdomadaires et surtout le bal du samedi soir. La ville, l'usine, le travail c'était le paradis, la liberté pour Lucette du haut de ses quatorze ans.

Tenace, Lucette s'en donna du mal mais trouva un patron après le certificat d'étude et à seize ans embaucha à l'atelier de confection où son frère travaillait comme mécanicien sur les machines à coudre.

Lucette était peut-être de la campagne mais loin d'être sotte, elle fit rapidement le tour de la question. Se lever aux aurores, préparer la gamelle pour son frère et elle, le petit déjeuner sans le bon lait chaud de la *Pâquerette*, faire les lits, mettre de l'ordre et quitter les petites deux pièces loué derrière la gare. Vite, vite, l'heure de l'embauche avait sonné. A la fabrique, les bancs furent remplacés par un poste de travail et voilà la vague des jeunes ouvrières collées à la porte puis poussées vers le mur équipé de porte manteaux où était échangé la cape de laine contre la blouse blanche boutonnée jusqu'au col, aux manches froncées aux poignets. Le contre maître avait donné les instructions, aussitôt trente ou quarante machines Singer s'étaient mises en route. Les cônes de fils tournaient dans un silence juste troublé par le bruit des pédales. Les dos courbés sur les surjeteuses s'affaissaient au fil des heures. La lumière du jour fondait lentement et bientôt une ampoule blanche venait éclairer les plans de travail de lampes aux bras métalliques alignés comme les ouvrières. Tout était ordonné, lisse, organisé comme une armée de petites mains dociles guidant le tissu blanc de coton dans le sabot vorace. En sortait culottes, maillots de corps, fond de robe et combinaison. Lucette, assise, muette, le nez dans la machine et les bobines rêvait de pâtures et de vaches rousses. Bientôt la sonnerie attendue de la délivrance et la même onde vers les portes manteaux, pendre sa blouse de travail, son bonnet seulement après un nettoyage minutieux du plan de travail, plus de pièce de lingerie en cours, plus aucun fil, ni poussière. Le poste était prêt pour le lendemain !

Enfin l'air, le jour ou la tombée de la nuit accueillait le groupe qui se disloquait en grappe dans les rues adjacentes.

Pas le temps de trainer, monter à la maison pour préparer le diner, faire la lessive, la toilette tout cela avec le seul point d'eau du deux pièces avant que le frangin rentre et se mette à table sans un merci. Certes les machines aidaient à produire toujours plus et la cadence devenait un objectif pour le contremaitre, mais le bruit des surjeteuses finissait par brouiller les oreilles, la lumière artificielle sur les plans de travail brulait les yeux, le pied sur la pédale s'endormait à la longue réveillant alors crampes et fourmillements douloureux, désagréables.

Et six jours par semaine la même routine au menu, à l'usine et à la maison. Autre routine, à choisir, asservie au rythme des saisons et des besoins des bêtes était plus humain que dépendre du cadran du réveil, de la grosse pendule de la salle de confection, du sifflet du contre maitre ! Sa *Pâquerette*, sa montagne, ses parents lui manquaient. Les quatre sous gagnés s'envolaient très vite, pour les parents, pour le loyer, la nourriture, la voiture de ligne pour monter le dimanche matin pour la messe et redescendre le dimanche soir le cœur lourd avec un reste de tarte aux pommes ou de poule au pot.

Son maitre d'école, sa mère, son frère s'étaient trompés.

De son salaire que restait il ?

Quatre sous difficilement économisés sur le pain ou le lait, mis dans un pot, bien à l'abri des regards pour ne pas être tentée un soir de tristesse d'aller acheter chez *madame Glandu* un gâteau roulé ou un bâton de réglisse. La joie de vivre s'était en partie dissoute dans les tâches quotidiennes.

Puis à dix neuf ans, elle avait souri à Jeannot qui la faisait danser le samedi soir. Elle voulait se détacher de son frère, elle prit mari et très peu de temps après enfant.

Pour s'en sortir il fallait plus d'argent, elle reprit son travail, et la routine s'emballa de plus belle, travail, maison, enfant, mari et voilà le deuxième qui arrive. Lucette à 24 ans, un mari, deux enfants en bas âge, un travail, une maison à tenir.

Et toujours cette ritournelle « *la liberté par le travail, voilà ce qui était promis ; quitter les bancs de l'école et rentrer à l'usine* ».

Et elle, la fille de la terre, elle y avait cru !

Comment avait fait sa mère avec cinq enfants, un mari, vingt vaches, le potager, sans commodités dans la vieille ferme?

Trois générations de femmes déboulèrent devant les yeux de Josette son arrière-grand-mère Ernestine, en mariée photographiée comme il se devait à l'époque sans un sourire, sa grand-mère Lucette qui lui avait confié tant de misères pendant la deuxième guerre mondiale et les réseaux de résistants sur le plateau de Retord. et sa mère Janine. Sa mère qui par pudeur ne parlait jamais de rien à sa fille, rebelle dans ses pensées mais apeurée de les ouvrir au grand jour, taiseux les gens de la montagne !

Et Josette, étudiante, jeune femme de son temps, libre, engagée ne pouvait que constater à l'aube de 2010 qu'il n'y avait pas de liberté par le travail malgré la mécanisation des tâches, le mariage n'offrait aucune sécurité, pas mieux qu'un CDI.

Au XXIème siècle l'asservissement de la femme par homme et le travail est toujours d'actualité dans certains secteurs et pays. A son échelle, Lucette l'avait compris, il y a bien longtemps, mais cela elle n'avait pas pu le dire. Courir après la liberté, une belle utopie, en cent ans certains parlent d'amorcer un retour aux années d'après-guerre, fake news ?

Maryse